

auxquelles il est si difficile d'initier les jeunes élèves lorsque l'enseignement en est défectueux et froid, et qu'il est, au contraire, si faciles d'étudier, lorsqu'on emploie une méthode rationnelle.

En effet, d'un côté on trouve la complication systématique, les explications scolastiques de quelques formalistes, les annotations explétives et les renvois surchargés d'inutiles remarques comme en Allemagne et en Grèce; de l'autre, des textes mutilés, insuffisants, incapables par conséquent de donner une connaissance sérieuse des chefs-d'œuvre de l'antiquité: c'est ce qui arrive dans presque tout le reste de l'Europe. Ces défauts sont autant d'entraves pour les jeunes intelligences, qui considèrent l'étude des langues anciennes comme un véritable supplice.

Chez les Grecs, cette négligence est d'autant plus sensible que, sauf un petit nombre de maîtres, véritables continuateurs de leurs illustres devanciers des siècles précédents, presque tous les professeurs chargés de cet important enseignement n'ont pas l'habitude d'écrire la langue antique de la Grèce. Ils ont quitté la voie sûre où conduisait le grec ancien pour suivre, sans s'en rendre compte, les principes de Coray sur le grec moderne; sans doute ce célèbre philologue voulait perfectionner les méthodes d'enseignement en s'approchant de la langue parlée, mais il n'en était pas moins un fervent défenseur du grec ancien pour les gymnases. Aussi, en nous rappelant ces oppositions si vives qui se formèrent contre lui, éprouvons-nous de vifs regrets; car nous voyons les résultats fâcheux de cette scission pour le grec ancien. Mais si, autrefois, nous étions obligés d'épurer le langage populaire, comment pourrait-on se passer de la langue